



La presse en parle

Le Dîner chez les Français de V. Giscard d'Estaing

« **La mise en scène de Léo Cohen-Paperman est formidable.** Dans un traitement scénique presque clownesque, il déroule sa machine à remonter le temps. »

L'oeil d'Olivier – 29.01.24 – Marie-Céline Nivière – voir [page 3](#)

« [...] **les comédiennes et comédiens, [...], font naître un comique ravageur dans leur façon de parodier, sans méchanceté gratuite, les attitudes de la France des années 1970,** nourries aux expressions fleuries que les personnages enchaînent à qui mieux mieux. »

sceneweb – 12.11.23 – Vincent Bouquet – voir [page 5](#)

« **C'est un savoureux spectacle, original et bien ciselé qu'a créé Léo Cohen-Paperman,** directeur de la Compagnie des Animaux en paradis et metteur en scène. »

Le Parisien – 23.06.24 – Valentine Rousseau – voir [page 7](#)

L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques

CRITIQUES

Léo Cohen-Paperman a soigné son dîner chez les Français

29 janvier 2024

Avec son excellent *Dîner chez les Français de VGE*, Léo Cohen-Paperman nous propose de revivre les années Giscard.

C'est au Théâtre Romain Rolland de Villejuif que nous avons découvert, dans une salle comble, la nouvelle création de la **Cie des Animaux en Paradis**. Après *La vie et la mort de Jacques Chirac, rois des Français* et *Génération Mitterrand*, voici *Le dîner chez les Français de VGE*, le nouvel opus de la série théâtrale intitulée *Huit rois (nos présidents)*. Cela ressemble un peu à la saga de **Druon**, *Les rois maudits*. Ces deux séries ont en commun l'exploration de l'Histoire de France et des mutations de la société française.

Giscard à la barre

Valérie Giscard d'Estaing est le troisième président de la Ve République. Ce grand bourgeois aux allures d'aristocrate rêvait d'être un « Kennedy hexagonal ». Il en était loin ! Quand il arrive au pouvoir en 1974, les belles années des Trente Glorieuses, nées de la reconstruction d'après-guerre, sont terminées. Le choc pétrolier de 1973 a chamboulé les données, c'est la crise. Et VGE n'arrivera jamais à en sortir. Si à cette époque, on n'avait pas de pétrole, on avait des idées. Le Président n'en manquait pas ! La plus saugrenue de toutes a été celle de s'inviter à dîner chez les gens, « *pour regarder la France dans les yeux* » ! Léo Cohen-Paperman a mis en place une machinerie théâtrale réjouissante qui retrace admirablement les mutations de la société et de ceux qui la composent.

Bienvenue en Normandie

Ce dîner se déroule sur une soirée, celle du réveillon. S'étalant sur le septennat, il commence par un joyeux apéro (1974) et se termine par un digestif amer (1981). Nous sommes chez les Deschamps-Corrini, cousins normands des **Deschamps-Makeïeff**. Germaine et Marcel sont agriculteurs. Leur fille Marie-France a épousé Michel, un ouvrier spécialisé dans une usine de Belfort. Ils représentent deux générations. La traditionnelle, qui a connu la guerre et l'occupation et la moderne, qui a vécu mai 1968 et ses revendications libertaires. Et puis, il y a l'enfant de la famille, José. Représentatif de la génération future, il est le narrateur de l'histoire. C'est donc dans cette famille très caractéristique de l'époque, que **Valérie Giscard d'Estaing** et son épouse **Anne-Aymone** ont choisi de s'inviter.

On est autant chez Sautet que chez Les Deschiens

La mise en scène de **Léo Cohen-Paperman** est formidable. Dans un traitement scénique presque clownesque, il déroule sa machine à remonter le temps. L'idée du décor à la **Roger Hart** et des costumes à la **Donald Cardwell** (le duo de l'émission *Au Théâtre ce soir*) retranscrivent avec finesse ces années 1970. Les accessoires, les sons (surtout celui de la télé), les chansons qui surgissent, les sujets de conversation, les façons de se tenir, tout cela réveille bien des souvenirs. Les couleurs du spectacle sont dans les tonalités des Kodak de l'époque ! Ce qui donne la sensation, troublante pour ceux qui ont vécu ces années-là, de regarder un film familial en Super 8.

Dans un jeu où la caricature ne fait pas peur, les comédiennes et comédiens portent brillamment leurs personnages. **Morgane Nairaud** et **Joseph Fourez** composent un épatant couple de petits vieux, qui, s'ils finissent par être dépassés par la modernité, n'en gardent pas moins les pieds sur terre. **Hélène Rencurel** et **Clovis Fouin** sont délirants en baba post-soixante-huitards. Ils font bien passer l'effondrement de leurs rêves et les changements des conditions de vie. **Grégoire Le Stradic** est impayable en garnement malicieux. **Robin Causse** (exceptionnel) et **Gaïa Singer** (étonnante) forment le couple présidentiel. Parce qu'ils ne cherchent jamais à les imiter, ils en ont fait des personnages de théâtre extraordinaires.

Marie-Céline Nivière

Léo Cohen-Paperman regarde Giscard au fond des yeux



Après avoir fait un sort à Jacques Chirac et François Mitterrand, le jeune metteur en scène poursuit sa série *Huit rois (nos présidents)* avec *Le Dîner chez les Français de V. Giscard d'Estaing*, où le président modéré se fait délicieusement dévorer par les Français qui l'entourent.

Dans la salle à manger de leur maison normande à colombages, qu'on croirait tout droit sortie d'une image d'Épinal, Germaine et Marcel se sont mis sur leur 31. Sous la tête de sanglier, le fusil de chasse et le crucifix qui leur servent de décorations murales, les voilà endimanchés comme rarement pour recevoir leur fille, Marie-France, leur gendre, Michel, et leur petit-fils de tout juste un an, José, qui ont fait la route depuis Belfort afin de célébrer, en famille, le passage à la nouvelle année. À la plus grande surprise de leurs invités, ce ne sont pas quatre, mais six couverts qui sont dressés sur la table, et trahissent la présence de convives mystères. Lorsque la sonnette retentit, quel n'est pas leur étonnement de découvrir derrière la porte Valéry Giscard d'Estaing et son épouse Anémone, venus en personne « *dîner chez les Français* », comme le président de la République le fit, à plusieurs reprises, dans les premiers temps de son mandat. Alors que la voix du chef de l'État, à travers le vieux poste de télévision, dit « *adieu à 1974* » et « *salut à 1975* », l'homme politique ne se doute pas que ce repas, orchestré de main de maître par le bébé José, durera non pas une soirée, mais tout le temps de sa présidence.

Autour de la soupe au cresson « *façon mousse* », du civet de sanglier, du bar au champagne, du plateau de fromages et de plusieurs fallues, ces galettes des rois en forme de brioches typiquement normandes, **le dîner se transforme rapidement en une savoureuse métaphore de son mandat.** D'abord adulé, à la manière d'un roi devant ses sujets impressionnés, Giscard apparaît en terrain conquis. Malgré ses airs empruntés et son phraser crypto-aristocratique, il s'impose comme le Président de la modernité, affable et aimable, animé par un sens de la modération qui lui permet, a priori, de faire la synthèse entre le conservatisme de la France rurale et le progressisme de la France des villes, entre Germaine et Marcel, tenants d'une France éternelle, et Marie-France et Michel, dont le couple symbolise l'alliance entre le milieu étudiant et la France ouvrière, forgée sur un piquet de grève de Mai-68. Sauf que, une fois passée l'entrée en forme de lune de miel, le Président chantre de l'innovation, des centrales nucléaires au Minitel, du TGV au téléphone fixe pour tous, est progressivement rattrapé par la montée du chômage, la crise qui, après des années d'aisance, pointe le bout de son nez et vide l'assiette des Français, mais aussi par ces mouvements d'émancipation, notamment féministes, qu'il ne saisit pas assez au goût de certains et trop aux yeux des autres. **Alors, peu à peu, au fil des plats et des années, les anciens blocs, de droite et de gauche, se reforment et l'enserrent, jusqu'à transformer le dîner, un temps courtois et chaleureux, en jeu de massacre, rythmé par des vœux télévisés de plus en plus désespérants et désespérés.**

Après Jacques Chirac et François Mitterrand, Léo Cohen-Paperman poursuit sa série *Huis rois (nos présidents)*, consacrée aux chefs de l'État de la Ve République, en faisant un sort à Valéry Giscard d'Estaing. Au-delà de l'homme politique, qu'il singe avec gourmandise, le texte qu'il co-signe avec **Julien Campani** montre parfaitement le processus de sacralisation, puis de désacralisation, de la figure du président de la République française au cours de son mandat. Dans un premier temps respecté tel un monarque républicain, auréolé par un pouvoir fantasmé, drapé dans l'aura quasi héroïque, pour ne pas dire divine, de l'homme providentiel, il est bien vite bousculé par les affres de la réalité et endosse le rôle de bouc émissaire, voire d'épouvantail, de celui qui, forcément, échoue parce qu'il n'en a jamais assez fait ; et l'homme à qui on donnait du « *Monsieur le Président* » aux prémices des agapes de se faire appeler « *Giscard* », avec une pointe de haine dans les voix, à l'heure du dessert. **Surtout, la pièce croque avec justesse l'état de la France de l'époque, prise dans le tourbillon d'un monde en transition où, à la sortie des Trente Glorieuses, les promesses de lendemains qui chantent, et qui chanteront toujours, commencent à avoir du plomb dans l'aile.** Alors, face aux premières difficultés économiques de la période d'après-guerre et aux revendications sociétales puissantes, Giscard voit la France et les Français changer plus vite que la transformation qu'il ne tente d'opérer, et, année après année, son tombeau politique se creuser.

Avec ses manières langagières et son attitude hautaine à force d'être travaillée, **Valéry Giscard d'Estaing est un personnage naturellement théâtral, et facile à caricaturer, ce dont Léo Cohen-Paperman et Philippe Canales, sous sa direction, n'abusent jamais.** Rendus méconnaissables par le remarquable travail de création costumes de Manon Naudet et de maquillage et coiffures de Pauline Bry, les comédiennes et comédiens, pour certaines et certains membres de la troupe du Nouveau Théâtre Populaire, font naître un comique ravageur dans leur façon de parodier, sans méchanceté gratuite, les attitudes de la France des années 1970, nourries aux expressions fleuries que les personnages enchaînent à qui mieux mieux. Entre deux chansons de Gérard Lenormand et Sheila, de Diane Tell et Claude François, ils incarnent avec brio la naissance de la fracture politique contemporaine entre la France des villes et celle des champs, qui continue, encore aujourd'hui, et sans doute plus que jamais, à produire ses effets, et que Giscard se montre bien incapable, malgré sa volonté, de combler. Et le Président attrape-tout d'apparaître alors comme celui qui, à force d'être « *le cul entre deux chaises* », s'est effondré au milieu.

Vincent Bouquet

Le Parisien

Dimanche 23 juin 2024

La série « Huit Rois » dresse les portraits des présidents de la République depuis de Gaulle, sur fond sociétal. Trois épisodes se jouent jusqu'au 29 juin au Théâtre 13 de Paris. Ils racontent Giscard, Chirac et Mitterrand. Nous avons vu le premier. Savoureux.

C'est un savoureux spectacle, original et bien ciselé qu'a créé Léo Cohen-Paperman, directeur de la Compagnie des Animaux en paradis et metteur en scène. « Le dîner chez les Français de Giscard » est le 3e volet de la série « Huit Rois », consacrée à autant de présidents de la République, incarnés sans caricature, après des mois de plongées dans les archives.

On peut revivre les mandats de Charles de Gaulle (1958-1969), Georges Pompidou (1969-1974), Valéry Giscard d'Estaing (1974-1981), François Mitterrand (1981-1995), Jacques Chirac (1995-2007). Nicolas Sarkozy (2007-2012) et François Hollande (2012-2017) formeront le yin et le yang d'une même pièce en octobre 2025, Emmanuel Macron, en poste depuis 2017, sera lui imaginé dans les années 2050, à 80 ans. Chaque épisode se regarde de manière indépendante. L'ensemble raconte la société française depuis 1958, à travers ses rois républicains et l'histoire d'une famille.

Dans la pièce consacrée à Giscard, le public assiste à son fameux dîner chez les Français en compagnie de son épouse Anne-Aymone. Les sept années de pouvoir du chef de l'État disparu en 2020 sont condensées dans autant de réveillons au sein d'une famille d'agriculteurs normands, Germaine, Marcel, leur fille Marie-France, son mari Michel et le bébé José. Ce bambin joue aussi le narrateur, en grenouillère puis en salopette. « En 1973, j'ai un an et c'est déjà la crise économique, politique, morale. »

Giscard chante « La Ballade des gens heureux »

La fébrilité des retraités, endimanchés pour recevoir le président à dîner, les silences gênés, les échanges sur le contenu des assiettes, dérivent au fil des repas vers des sujets plus sociétaux. Pour finir dans une colère explosive, où Marie-France se déchaîne debout sur la

table en criant « Ça plane pour moi », comme Plastic Bertrand. Dans les cours de récré, les mômes jouent à chat chômage, et Giscard chante « La Ballade des gens heureux ».

Les mimiques du couple présidentiel sont exquises. Anne-Aymone en bourgeoise à l'écoute, qui calme, explique et obéit à son mari. À la première rencontre, la famille reste suspendue aux lèvres des visiteurs royaux trempées dans la soupe de cresson. Délicieuse ! Ouf, accueil réussi. Giscard parle de Paul Bocuse qui révolutionne les plats en supprimant les sauces. Marcel grimace. L'avancée du repas ponctue chaque étape du mandat, les frustrations jouent sur les corps qui s'agitent, se convulsent. Au plat, Giscard trébuche, la crise s'invite. Monsieur chasse dans ses réserves en Centrafrique, il veut doubler la production d'énergie nucléaire en 5 ans.

Son désir de « regarder les Français dans les yeux » s'étiole

Marie-France souhaite travailler pendant que Michel s'occupe des mômes, Anne-Aymone s'y oppose. Les prix de la baguette et de l'essence flambent. Déjà. Papi s'énerve, il a faim, reproche au roi son engagement européen « Vous n'allez pas partager le poisson avec les Allemands, dites, hein ? ». La philanthropie européenne passe mal. Déjà.

Peu à peu, les personnages se tendent, la crise pétrolière ouvre les vannes des colères retenues. Papi se fâche contre l'IVG, un truc « pour les traînées ». « Vous avez tout bousillé au nom de la liberté ! », s'emporte Germaine. Sa fille se révolte. Giscard est dépassé. « Je travaille tous les jours pour vous. » Ingratitude. On entend des extraits de discours du président. Son désir de « regarder les Français dans les yeux » s'étiole jusqu'à l'exaspération, l'incompréhension. Ce lien entre le roi et le peuple oscille entre confiance aveugle, lyrique, et une haine implacable, parfois réciproque. Le chef d'État tout-puissant devient bouc émissaire.

« Représenter les présidents de la République, c'est proposer un théâtre populaire »

Le couple présidentiel n'est pas caricaturé, il est brillamment incarné. Il inspire la sympathie, l'agacement, parfois l'empathie. Nous voilà invités à cette table familiale improbable, emportés dans le tourbillon d'un bout d'Histoire. « Représenter les présidents de la République, c'est proposer un théâtre populaire. Un lien fort se crée entre les comédiens et la salle, parce que les pièces parlent de notre passé, de notre présent », analyse Léo Cohen-Paperman.

Les spectacles sur Mitterrand et Chirac racontent en creux la montée de l'extrême droite, les promesses non tenues d'une gauche socialiste et d'une droite populaire. « Le chemin a été amorcé en 1983, analyse Julien Campani, coauteur de la série et comédien. Le fil rouge de ces deux épisodes est *qu'est-ce que le PS et le RPR ont fait des classes populaires ?* ».

Cette saga résonne forcément avec l'actualité politique. « La dissolution de l'Assemblée nationale redonne la parole au peuple, elle devient un coup de théâtre angoissant, ressent Julien Campani. On se retrouve avec les héritiers de Vichy aux portes du pouvoir. »

Valentine Rousseau